

L'IVRE DE PochES

« Sors la main de ta poche.. .T'entends ce que l'on te dit ?... » Tandis qu'un jeune homme, de type étranger comme se seraient empressées de le préciser les petites vieilles du coin, était fouillé par des policiers qui l'avaient contraint de se tenir coi contre un mur du hall de la gare parisienne où la foule se coagulait, je me mis à observer la scène, quoique bien banale sans doute, à en juger par l'attitude désabusée, désintéressée, des voyageurs qui difficilement se pressaient, se croisaient sans se voir, se heurtaient sans le moindre mot d'excuse le plus souvent. Je n'épousais pas leur précipitation car moi, j'avais le temps, beaucoup de temps, et pouvais regarder à loisir le plus futile incident qui se déroulât dans l'enceinte de la gare, n'ayant pas de destination en vue, de panneau d'affichage à scruter, de train à épier, d'êtres à accueillir ou à quitter. Je ne jugeais pas utile de me demander ce que ce petit délinquant interpellé avait dans sa poche et qu'une main ferme, obstinée, tentait naïvement de dissimuler à la police, car je supposais aisément que le mot drogue suffirait à confondre le jeune trafiquant, à justifier son embarquement dans un fourgon de police stationné devant la gare.

Curieusement, mon regard abandonna très vite cet angle de la gare et se mit à chercher, presque malgré moi, tous les individus ayant une main dans leur poche, pas les deux ce qui eût été d'une extrême banalité, l'oubli des gants, la frilosité, mais une seule main pour une seule poche, celle qui recèle aux yeux des autres beaucoup de mystère, qui défend à quelque objet de s'en évader, pour éviter une suite de désagréments inhérents à une disparition soudaine, pour éviter encore de soumettre cette chose à l'indiscrétion, aux suppositions, aux conclusions hâtives, moqueuses, dérangeantes peut-être, ou bien encore pour éviter une fin précoce à un quelconque objet, quelconque pour les autres, mais personnel, vivant, suggestif, symbolique pour son propriétaire.

Je n'avais jamais remarqué jusqu'alors le nombre de gens qui enfournent une main dans leur poche, pour peu de temps le plus souvent, mais qui la sortent prestement comme pour dissimuler ce qu'ils viennent d'en extraire, ou au contraire très lentement, ne sortant rien du tout, mais s'étant assurés que ce rien du tout s'y trouve encore. C'étaient eux qui m'intriguaient le plus. La mystérieuse chose qu'ils craignaient de perdre et qu'ils dissimulaient au fond d'une poche toujours insuffisamment profonde pour leur dessein devint l'objet de mes interrogations. Je commençai alors à échafauder des suppositions quant à la nature de cette chose, parfois même des histoires dont elles auraient été le centre d'intérêt et celles-ci tenaient à la nature des propriétaires de la poche secrète, à leur âge, leur physionomie, leur tenue vestimentaire, leur manière de déambuler sous l'immense verrière de la gare du Nord, ou de s'y tenir raides comme le support d'un épouvantail, ou de s'affaler sur le premier siège inoccupé du hall au lever d'un inconnu, ou bien encore de s'asseoir avec une extrême délicatesse entre deux voyageurs, tout confusément, comme si ce siège ne leur était point destiné.

La première poche qui m'interpella, à moins que ce ne fût la jeune fille qui y plongeait à demi de très longs doigts gantés de velours, terminés sans doute par des ongles vernis et ciselés, contenait peut-être un nécessaire de maquillage, un poudrier décoré, un tube de rouge à lèvres, minutieusement choisi, à l'étui argenté, car cette fille semblait particulièrement soucieuse de sa beauté. Allait-elle à la rencontre de son amoureux ? Peut-être, car sous ses longs cils noirs auxquels le maquillage avait donné un air romantique, j'apercevais, de loin certes, des yeux lumineux, arborant un vrai bonheur. Peut-on être plus heureux qu'en rejoignant un être aimé ? Ses bagages étaient sommaires, une petite mallette qui ne souffrait aucun grain de poussière. Cette élégance, ce look irréprochable, terme non francophone de plus en plus prisé chez les jeunes patrons, les membres cossus de la jet-set, firent germer en ma cervelle de prolétaire une autre supputation. Et si la jeune fille, jeune dame pourquoi pas car je n'en savais rien, allait à un entretien pour tenter de décrocher un emploi, sachant pertinemment que le paraître sied davantage que les capacités intrinsèques au sein de certains jurys, ce que les hommes, surtout les plus âgés et de mauvaise foi probablement, dénoncent fréquemment. Réaction misogyne me direz-vous, j'en conviens, mais j'en avais fait l'expérience et en gardais quelque amertume. Et puis, cette jeune personne semblait si insouciant que je lui souhaitais sans qu'elle le sût de ne point connaître la déception d'une fallacieuse promesse d'embauché, l'angoisse de ne point trouver d'emploi. On peut ou devrait pouvoir encore rêver à cet âge et ne voir en la vie qu'un merveilleux décor tapissé d'espairs, d'exaltation. Les nuages s'amoncellent toujours trop tôt. Le romantisme des livres que l'on vient à peine de quitter au cours de ses dernières années d'étude ne peut mourir déjà. Même si l'on échappe à l'enfer d'une Gervaise, à la noirceur de la vie, le temps gris ne peut arriver quand on n'a que vingt ans pour le supporter. Alors que je rêvais, ébloui sans doute par cette personnification de la jeunesse, que je construisais des phrases que je n'eusse jamais osé dire à quiconque, la jeune fille s'éloigna et je ne pus deviner ce qu'elle sortit enfin de sa poche tandis que pour moi, pour mon regard désemparé, elle disparaissait.

Ma rêverie reprit de l'audace aussitôt en distinguant un jeune garçon, le regard assuré, observant les panneaux électroniques en même temps qu'un homme, son père assurément, au profil sportif, comme s'il voulait convaincre ce papa mais aussi la maman, présente elle aussi, plutôt svelte que frêle et surveillant à ses pieds les bagages qui s'amoncelaient, qu'il était déjà un adulte et qu'il ne se contentait pas point de suivre ses parents sans même s'interroger sur l'itinéraire suivi, les horaires, le quai de montée dans le train. Que tenait donc ce garçonnet avec tant de témérité dans sa poche à en juger par la main englobée dans la cachette de son blouson tant matelassé que l'on devinait le souci de ces parents pour le confort de leur fils ? Une douce image de famille, celle qui de nos jours fait trop souvent défaut aux enfants de cet âge, se dessinait dans cette foule, inspirant peut-être à quelques parents isolés des sentiments nourris de tristesse, de remords, voire de malsaine jalousie. Cette pensée soudaine qui avait osé enfreindre les limites de mon esprit se heurta dans celui-ci à celle qui veut que l'on respectât la vie des autres, leur destinée, les aléas de leur existence. Je me résolus donc à ne plus effleurer de telles idées et m'interrogeai à nouveau sur l'objet inconnu que le garçon gardait en sa poche. Un jouet ? Ce regard résolu, ce regard qui refuse l'existence du Père Noël, me fit douter de cette hypothèse. Un téléphone portable ? Cela me parut plus plausible quoique les utilisateurs de ce boîtier tant utilitaire que ludique, analogue à un jouet pour les adultes, prissent rarement le temps de

remettre cet instrument presque déifié dans la poche adéquate de leur habit en raison d'un usage effréné lors de leurs déplacements. Doit-on constamment de nos jours être ainsi en contact permanent avec des gens ? Redoute-t-on à ce point le silence, l'isolement, la solitude et son cortège de rêveries ou de mondes imaginaires que l'on ne peut nous dérober ? Est-ce le signe d'un monde angoissé à moins que ce ne soit celui d'une nouvelle forme d'infantilisme ? Une présence nous est nécessaire à chaque instant. Le dialogue réciproque avalé et noué par cette oreille d'un genre nouveau est souvent insipide, répétitif et, si la voix, malgré tout, pourrait encore offrir un peu de chaleur, les détenteurs de ces téléphones mobiles font désormais en sorte qu'elle s'efface de plus en plus, lui préférant un muet SMS en langage tronqué, en Français désossé, comme si la langue redevenait peu à peu une juxtaposition de sons, le balbutiement primitif des hominidés. Si ce gamin n'avait guère niché quelque portable, mot bien étrange d'ailleurs, en sa poche, sans doute était-ce parce qu'il vivait pour l'instant en dehors de ce monde. Il échappait encore, également semblait-il, à ce monde d'auditeurs de chansons ou de musique qui les enferme dans une bulle dans laquelle ne pénètre plus la voix des autres, celle du monde extérieur, d'un hall de gare. Leur monde est clos, interdit à la foule, et s'ils se retrouvent en un lieu dit public, un îlot bruyant, un décor caractéristique, ils refusent d'en faire partie. Leur unique univers est celui dont ils ont choisi les sons, les paroles, les individus, les seuls autorisés à pénétrer leurs oreilles, leurs pensées. Ils ne peuvent concevoir un autre décor, plus vaste, plus divers, sans cesse renouvelé, grouillant d'individus tout neufs, de discours épars, confondus en une caractéristique cacophonie qui leur rappellerait à tout jamais l'atmosphère d'une salle des pas perdus, même si, certes, les paroles qui s'y échangent exaspèrent souvent par leur banalité. Mais, si peu philosophiques soient-elles, si plates semblent-elles, elles créent en notre inconscient l'ambiance d'un lieu, elles s'identifieront à tout jamais à ce hall de gare par exemple.

Je n'avais donc aucune certitude sur ce que cet enfant taisait au fond de sa poche. J'aurais pu supposer la présence d'un livre mais pourquoi donc alors tarderait-il autant à en découvrir l'histoire, ou bien encore la suite de l'histoire, de celle que l'on a hâte de découvrir oubliant les appels répétés de Maman afin de se mettre à table, les exigences de Papa quant à l'heure de s'endormir. Captifs de cette histoire, nous oublions les contingences du quotidien, nous finissons par croire à une autre réalité, nous quittons notre monde habituel dans une apesanteur spirituelle qui mélange ivresse, curiosité, plaisirs et frissons. Aucun livre n'émergeait alors de cette poche interrogative et ce mystère m'invita à retrouver ce que moi-même, à cet âge supposé, j'eusse pu avoir au fond de la mienne. Des billes, des osselets, tous ces petits jeux non dangereux car je redoutais les véritables affrontements sportifs. On pouvait donc par ces petits jouets goûter à la compétition, à la vantardise, à la vanité, à l'orgueil des vainqueurs mais aussi au dépit des défaites, au mauvais esprit des perdants. On ignore en cette période enfantine que la vie professionnelle pourrait ressembler à une partie de billes où l'on amasse des gains, des trésors, un jour, mais où l'on risque également de découvrir un autre jour une poche vide, toute nue. Une récréation infinie nous attend, les parties de billes y seront multiples, les échecs y seront blessants avant de nous anéantir. Le patron sifflera la fin de la récréation et l'on ne sera jamais assuré de retrouver sa petite table.

Alors que mes pensées me ramenaient à contrecœur dans le monde des adultes, celui de l'emploi mais aussi du chômage, je remarquai enfin que le garçonnet exhibait son trésor, une console de jeux miniaturisée. Il n'avait donc point été tenu à l'écart de ce monde isolationniste et virtuel. Cette fois, il allait abandonner le hall de gare, les voyageurs, ses parents, et il serait le seul face à des êtres étranges qu'il se devait de combattre avec toute la fougue qui est propre à la jeunesse. Lui aussi s'enfermerait dans sa bulle, son univers virtuel à l'image du jeune homme assis à son côté, car la famille avait mis un terme à l'attente debout, qui ne quittait jamais des yeux, quant à lui, son ordinateur portable. Ce jeune homme ne pouvait point avoir une main dans la poche car ses deux mains, tout son corps, étaient mobilisés par l'ordinateur. La machine ne lui laissait aucun répit, pas plus que la console de jeux ne laissait encore le gamin se marier aux voyageurs en instance. Il n'était plus dans la gare. Mon regard le quitta alors de peur de m'immiscer dans un monde dans lequel je n'avais guère été invité.

Quelques poches furtives occupèrent alors ma pensée, celle d'un petit vieux qui y eût fourré probablement sa pipe ou son paquet de tabac si l'on était encore dans les années cinquante, celle d'une grosse dame, une Anglaise me semblait-il, dévorant un énorme sandwich ruisselant de ketchup, tant de ses yeux qui éclairaient les taches de rousseur de ses pommettes que de ses dents qui ne connaissaient guère l'adresse d'un dentiste. La poche large et bâillante de son lourd gilet de mohair grisonnant de couleur ou d'années était impitoyablement gonflée, étouffée sous ce que notre Anglaise désirait y introduire avec un acharnement glouton. A mesure que sa main tordait consciencieusement le revers de ce réceptacle, je finis par deviner une boîte de cette boisson américaine qui envahit le monde autant que l'agonisant dollar ou l'horrible chewing-gum. Ce précieux trésor, qu'elle se devait de ne point oublier à sa place lorsque l'Eurostar serait annoncé, fut enfin poussé au fond de ce tabernacle, terme impropre sans doute quoique la nourriture et la boisson fussent à priori sa première religion. Je n'avais pas mesuré ce soir-là le caractère tranchant de mon regard sur cette touriste, et encore moins l'outrance du portrait que j'en avais fait. Les ressentiments que j'éprouvais envers notre société provoquaient de temps à autre une perception répulsive des autres, que je réproavais ensuite lorsqu'une certaine lucidité guidait enfin mes sens.

A deux pas, une autre poche me fut digne d'intérêt, mais cette fois je n'étais pas le seul à m'y intéresser et devinais aisément ce qu'elle pouvait conserver, pour un temps qui ne serait pas bien long. Cette poche était celle d'une large robe aux coloris bigarrés, voyants mais sans outrecuidance, découpée dans un tissu fort épais. Ce vêtement qui ne laissait guère indifférent diverses dames dans cette gare était porté par une dame, quadragénaire selon l'idée que je me faisais des dames de cet âge, mais sa corpulence me trompait peut-être et ses origines africaines expliquaient à mon sens cette robustesse. Son visage au contraire semblait avoir gardé la naïveté et la gentillesse innée de l'enfance. Un petit chien noir, qui n'appartenait pas à la gente canine dite de race mais plutôt à une espèce populaire de chiots à l'expression si attendrissante qu'ils vous convient à les adopter, semblait bien connaître les habitudes de cette dame et ses yeux pétillants et gourmands suivaient la main droite de sa protectrice, ornée de bijoux plus séduisants que précieux, qu'elle plongeait dans cette alléchante poche pour en extraire force gâteries. Cette poche et cette main mariaient la simplicité et l'amour des animaux sans se

soucier d'éventuels préjugés ou commentaires de bien-pensants. Cette harmonie entre le regard du chien et le geste de sa maîtresse m'empruntèrent un sourire malgré la grisaille de ma vie d'alors. Et puis vint le moment où la poche fut probablement tarie et où les yeux de notre Africaine s'évertuèrent par un regard bienveillant et compatissant à faire comprendre au gourmand aux poils noirs et chiffonnés que le repas était achevé mais celui-ci dodelinait la tête, agitant une touffe plus hirsute que ses voisines en feignant de ne point avoir compris cette terrible certitude. La main fit mine de chercher une dernière fois, au fond, tout au fond de la poche, un introuvable biscuit, et les doigts s'étalèrent confusément pour signifier l'absence de tout reste. En observant ce tableau plein de sincérité, je me demandais si la présence d'un chien à mes côtés, aux côtés de mon pantalon tout juste lavé et non repassé ou sur mes souliers qui perdaient le concept même du cirage, m'apporterait un réel bonheur et si cet animal comprendrait ma vie, ma situation présente, les contraintes qu'elles lui imposeraient, une réciprocité d'amitié insuffisante peut-être. La réalité vient vous assaillir au moment même où vous pensiez lui échapper.

Je me levai donc et fis quelques pas que seul mon inconscient me faisait accomplir n'ayant nul but, nulle raison de me déplacer. C'est alors que je remarquai un homme maigre, presque décharné, un quinquagénaire tout au plus, détail sans aucune importance et totalement désuet, un être longiligne qui appuyait une main crispée sur le manche d'une énorme valise à roulettes et qui ne laissait voir de son autre bras que le manche d'un manteau légèrement fourré, d'un gris si terne qu'il attristait encore la silhouette de notre personnage, car la main droite de ce dernier qui semblait statufié devait barboter dans une vaste poche de forme carrée dont la fourrure s'était amoindrie au fil des jours. Notre inconnu ne paraissait guère bien riche à moins qu'il ne fût si chiche qu'il eût trouvé ridicule de troquer ce manteau vieillissant contre une pelisse exhalant jeunesse et chaleur. Peut-être aussi avait-il de la vie un goût amer qu'il semblait vouloir faire partager à toute sa tenue vestimentaire. Sa main droite semblait immobilisée elle aussi dans sa poche et l'on devinait au travers de l'étoffe lustrée de brefs segments de doigts qui faisaient légèrement saillie. On pouvait en déduire que cette main était pour l'instant le seul pensionnaire de cette poche pourtant si large. Je formulais dans mon esprit diverses suppositions quant à la chose qui pourrait néanmoins, à notre insu, se dissimuler dans cette poche mais toutes me semblaient inadéquates en considérant cet homme dont je m'étais fait un certain personnage. Je me disais même que tout ce petit jeu était ridicule, voire indiscret, et ces poches observées n'étaient point en elles-mêmes dignes d'intérêt mais depuis que je les explorais des yeux, que je me questionnais à leur sujet, je m'intéressais à des êtres dont je ne savais rien et dont j'aurais voulu, sciemment ou non, connaître tout, leur caractère, leur activité, leurs relations, leur vie, comme si j'avais besoin d'inviter ces gens dans ma vie, regrettant curieusement de ne pouvoir leur parler. Ils n'avaient pas tous un air bonhomme mais même ceux qui me paraissaient revêches m'attiraient. Hélas, aucun d'entre eux ne s'intéressait à moi. Pourquoi d'ailleurs m'auraient-ils remarqué ?

Sans doute, en leur for intérieur, avaient-ils émis quelque opinion, à défaut d'un jugement, à l'égard de certaines personnes croisées dans cette gare. Ils n'auraient pu éviter de porter leur regard sur cet ivrogne, déguenillé, les pieds nus et enflés dans les savates qu'il n'arrivait plus

même à soulever et qui plongeait sans cesse sa main crevassée dans la poche déchirée de son paletot mal adapté à sa carrure afin d'en sortir un litre de vin dont il absorbait une gorgée en levant la bouteille très haut, d'un air provocateur, comme s'il voulait prouver qu'il était encore capable de défier les hommes malgré sa décrépitude et sa déchéance. La poche de sa veste mitée revêtait un air de dégoût ou de pitié, tant par sa négligence que par son contenu. Elle éloignait à elle seule le désir de contact, de dialogue et seuls quelques bénévoles tournaient encore leurs yeux et leur cœur vers cet homme à la bouteille afin que le contenu de cette bouteille ne fût pas l'unique refuge de ce malheureux et qu'il reçût quelques paroles lui prouvant qu'il existait encore.

Sans doute aussi nos voyageurs avaient-ils épié la poche d'un long manteau en popeline beige, un peu râpé, qui servait d'asile à une collection de mouchoirs qu'une maman sortait à tout instant pour la marmaille qui l'accompagnait tant cette dernière reniflait, éternuait, tant elle tachait de vêtements en ingurgitant quelques gâteaux fortement chocolatés et consciencieusement écrasés par des doigts avides et collants, égrenant quelques miettes que les habituels pigeons des gares traquaient obstinément, en se les disputant, sans aucun complexe parmi les pieds diversement chaussés des humains. Et, comme si cela ne suffisait guère à la mettre en évidence, cette femme criait à tue-tête, tantôt vers l'un de ses chenapans, tantôt vers un second, tantôt vers un troisième, le plus âgé qui, à ce titre sans doute, reçut une gifle de cette mère exaspérée. Les regards des spectateurs de la scène formaient un patchwork d'yeux désapprobateurs, surtout parmi les jeunes couples pourvus d'un bambin qu'ils avaient, à les en croire, bien élevé, d'yeux compatissants se remarquant chez des femmes de famille monoparentale, selon la froide terminologie de l'administration, d'yeux convaincus de la justesse de cette vive réaction quoique trop tardive parmi les quelques personnes âgées dissertant avec nostalgie et indignation sur l'éducation de leur époque. Je n'avais à vrai dire aucune opinion à ce sujet et je continuais de regarder cette femme qui se livrait à une gymnastique incessante, plongeant mille fois sa main nerveuse dans la poche qui semblait intarissable en mouchoirs car la dame était prévoyante assurément à défaut d'être autoritaire avec sa jeune tribu, ses adorables gosses, attrapant presque simultanément et vigoureusement par le bras le membre le plus turbulent de sa progéniture, sous les pleurs surfaits du marmot. A mesure qu'elle appelait à l'aide un autre mouchoir dans les abysses d'une poche qui rendait un peu narquois les témoins de ce scénario, cette femme semblait en extraire un surcroît de nervosité, d'agacement, de fébrilité, d'autant que le peu de discrétion des individus de ce lieu d'attente portait à son paroxysme le désappointement de cette pauvre maman. La décence me fit alors quitter cette scène.

Quelques autres personnes avaient elles aussi attiré les regards de mes voisins ou voisines, notamment ces deux jeunes filles dont les cheveux et les yeux apportaient un parfum asiatique, malgré l'effilochage de l'exotisme dans notre monde de migrations voulues ou forcées, tandis que leurs rires tant sonores que spontanés se succédaient en cadence. Cette allégresse, hélas,

n'était point l'apanage de tous les êtres présents sous cette verrière recouvrant chaque jour une sorte de monde en miniature. L'une de ces jeunes filles, qui ne pouvaient être que de joviales touristes probablement, cessa quelque peu de s'esclaffer, et, d'une poche de sa jaquette d'un noir des plus élégants, fit apparaître de sa main fine, délicate, effleurant simplement le tissu, un indispensable plan de Londres et de ses innombrables lignes de métro. La compagne de cette touriste d'un Orient qui nous attire irrésistiblement, avec le même geste discret et suave, mais nullement précieux, sortit à son tour, de sa propre poche, cousue sur une jaquette à l'identique, comme étaient semblables également leurs jupettes foncées, une paire de lunettes d'un rose qui n'était pas moins anodin que les rires des jeunes filles, tout autant que la monture de ces lunettes pleine de fantaisie et dont les courbes exubérantes étouffaient les verres allongés en ellipse. Dans une certaine unanimité, les voyageurs, en observant nos héroïnes du moment, à l'égard de ces dernières, devenaient bienveillants, curieux, sans oublier certains jeunes hommes qui dissimulaient mal la séduction qu'elles exerçaient dans leurs fantasmes d'adolescents. Je constatai ensuite que les poches de ces jaquettes, chinoises ou japonaises, ne sachant les distinguer, étaient d'une capacité surprenante malgré la modestie de leur ouverture qui ne décourageait guère de si minces et si souples doigts de jeunes filles, car celles-ci en fouillaient le contenu et exhibaient tour à tour une foule de petits souvenirs qu'elles emporteraient de France. Je crus percevoir un petit flacon de parfum mais mes yeux trop éloignés ne pouvaient en découvrir l'origine florale et j'ignorais par conséquent si elles avaient choisi celui que j'aurais jadis préféré pour une personne aimée, hésitant chaque fois entre le muguet et le mimosa, entre la fraîcheur des sous-bois au sortir d'Avril et les senteurs accrochées au granité des chemins de l'Esterel. J'avais encore la réminiscence d'un voyage, le seul de mon existence, au royaume des santons, à l'âge où ces petits humains de terre cuite vous donnent l'illusion que dormir dans l'étable, sous un ciel étoilé, ne vous offre que du bonheur. Le ciel des rues de Paris, même inondé d'étoiles que les éclairages des rues et des commerces tentent de vous soustraire, les nuits de Décembre, est loin d'être le plus hospitalier. En scrutant ce flacon de parfum, je songeais à ce temps où je pouvais encore m'intéresser à ces objets que l'on croit sans importance et qui pourtant révèlent une vie quotidienne sans l'angoisse du lendemain, sans l'obsession de contraintes nutritives. Un flacon de parfum n'est pas uniquement un flacon d'essences qui vous font plaisir, vous enivrent, mais c'est aussi un flacon d'insouciance, de bonheur naïf, parfois bien éphémère. Les poches garnies de nos jeunes filles possédaient un peu de cette naïveté, de cette vie sans question sur le lendemain. Lorsque l'une ou l'autre de ces demoiselles d'Extrême-Orient plongeait une main aux ongles fraîchement vernis dans cette caverne de tissu, elle en extrayait une part de rêve, un rire non convenu qui sied encore aux jeunes gens, une bouffée de futilité, un moment d'exaltation qui ignore les soucis matériels pour un temps que l'on pense infini.

La mélancolie me gagnait soudainement et je parcourus des yeux, dont les paupières perdaient leur enthousiasme et s'appesantissaient sur la cavité oculaire, les nouveaux voyageurs présents désormais dans ce hall où la foule s'agglutinait et se détricotait, s'étirait ou se contractait telle l'hydre de Lerne, changeant de personnages au rythme des arrivées ou départs

des trains. Ainsi donc, les poches, celles auxquelles je ne m'intéressais que furtivement, voyaient en cadence une foule de mains s'engouffrer en leur sein et retirer avec rapidité, impatience, inquiétude également, le billet qu'il était temps de composer. Malgré cette apparente uniformité, le geste des voyageurs dénotait un peu le caractère de ces êtres, fébriles et craignant d'avoir égaré cet indispensable morceau de carton, désinvoltes et coutumiers de cette formalité comme des déplacements probablement, désordonnés et cherchant dans chacune de leurs poches le précieux billet avant de revenir à la poche initiale où ce billet, plié, souillé, chiffonné, inextricable parmi un fatras d'objets inutiles que l'on n'a guère eu le temps d'ôter de sa poche, du moins à ce que l'on prétend, était bien présent.

Je croyais me lasser bien vite de ce jeu puéril d'observation d'une de ces choses les plus communes, les plus ordinaires, une poche, ou plutôt une main dans une poche. En réalité ce n'était point la poche par elle-même qui se prêtait à ma curiosité, mais la main, car la main n'est-elle pas un signe distinctif d'un être, l'expression d'une pensée, d'un sentiment. La main qui en serre une autre chaleureusement en signe d'amitié, de retrouvailles, de remerciement, celle que l'on contracte en signe de dépit, de colère, de rancœur, celle qui permet d'exprimer un adieu, en l'agitant doucement ou en y déposant un baiser sur deux doigts que l'on fait mine d'envoyer vers l'être cher, celle qui devient le poing de la contestation, de la menace, celle qui par ses rides exprime des années de labeur, le courage, la souffrance, la vieillesse, celle dont la texture est si fine, si peu érodée par les jours qu'elle nous semble l'alliée indéfectible du pianiste. Si différentes fussent-elles, tout au long de la vie, elles nous auront parlé autant que des yeux, qu'une voix. A cette multitude de mains correspondait une multitude de poches, une multitude d'objets qui y gîtaient, attendant patiemment que des doigts s'intéressassent à eux.

Tout cela devenait banal et finissait par se brouiller dans ma tête. Je me demandais pourquoi j'avais ainsi vagabondé de poche en poche, d'être en être. La lassitude, alors que je ne faisais rien, m'envahissait, m'engourdissant tant physiquement que mentalement. J'aurais voulu m'endormir mais mes yeux refusaient obstinément d'y souscrire. Allaient-ils s'accrocher encore à un habit, à une main, à une poche, alors que je ne le souhaitais plus? Les seules poches que j'aurais voulu voir apparaître ne pouvaient être qu'imaginaires ou celles que l'on découvre dans le secret du sommeil, dans nos rêves. La vaporeuse poche de l'habit blanc de Pierrot qui en ôte, tout surpris et s'extasiant à la fois, une étoile scintillante qu'il s'empresse en sautant avec grâce d'aller offrir à Colombine qui, effarouchée et émue, ne peut se cacher toute entière derrière un large croissant de lune. Peut-être aimerais-je encore voir d'autres images poétiques m'accrochant ainsi désespérément à l'enfance, à une vie idyllique, exempte de soucis, de souffrances tant morales que corporelles. Est-on jeune ou adulte dans nos songes, ou les deux à la fois dans nos errances nocturnes ? Hélas, lorsque l'on est adulte, le rêve, le beau rêve, nous est souvent interdit et nous ne trouvons aucun exutoire dans les divagations de notre cerveau, incapable quant à lui, de dormir totalement. L'inquiétude ou la douleur de la journée devient angoisse ou torture dans les ténèbres. Le monde extérieur et ses choses les plus désuètes

s'éclipsent la nuit et nous n'avons plus guère d'échappatoire à nos noires pensées. Nous sommes confrontés à la réalité oppressante qui nous harcèle. Il était donc inutile que je fermasse les yeux.

La poche, la seule poche, qui me concernait maintenant était la mienne, celle sans secret, celle dans laquelle je plongeais néanmoins la main, ma main, celle du énième chômeur, du nouveau SDF, ne trouvant rien au fond de celle-ci, plus rien, pas même le moindre centime. J'avais beau fermer les yeux quelques secondes, quelques minutes peut-être, à mon insu, mon réveil m'interdisait une autre hypothèse, une autre situation. Pour la première fois, je sortis cette main tremblotante de cette poche qui me semblait un gouffre sans fin et je la tendis, presque malgré moi, timidement, sans rien demander à tous ces voyageurs, tentant vainement, en ce premier soir dans la rue, d'entrer quelque peu dans leur vie.